

LES ÉTONNANTES
AVENTURES
D'AARON BROOM

A. E. HOTCHNER

LES ÉTONNANTES AVENTURES D'AARON BROOM

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Antoine Bargel



VOIR DE PRÈS

Titre original : *The Amazing Adventures of Aaron Broom*

© A. E. Hotchner, 2018

Ce texte est paru pour la première fois aux éditions
Nan A. Talese, New York.

© Mercure de France, 2019, pour la traduction française

© 2020, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-242-4

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

*Je dédie ce livre et l'indomptable
courage d'Aaron Broom aux braves
enfants de l'Association The hole in
the Wall Gang Camp.*

ÉVÉNEMENTS 1

Il y a toujours beaucoup de monde au coin d'Olive et de la 10^e Rue, entre les tramways qui se croisent et la foule des clients du grand magasin Scruggs Vandervort & Barney, même si à vrai dire, comme les temps sont durs en ce moment, les gens regardent plus qu'ils n'achètent. Ce qui en fait le dernier endroit sur la planète où vous auriez cru qu'il puisse se passer quelque chose comme ça. En plein jour, un 28 juin, le soleil déjà assez chaud pour transformer l'asphalte en guimauve et rendre l'air irrespirable au point que les joueurs de base-ball des Cardinals exigent des ventilateurs sur le banc de touche.

J'étais assis dans notre Ford, dans l'impasse où mon père l'avait garée, en face de la bijouterie J&J. Il avait rendez-vous à trois heures pour présenter les échantillons de montres Bulova qu'il trimballait partout dans une grande valise en cuir à roulettes. Je devais rester dans la Ford et faire le guet au cas où les exécuteurs se pointent. Mon père s'inquiétait toujours, où qu'on aille, de l'arrivée des exécuteurs : selon lui, c'étaient deux types qui travaillaient pour la banque et qui avaient un papier du tribunal appelé un « titre exécutoire » qui leur donnait le droit de nous prendre la Ford parce que mon père n'avait pas payé les traites depuis un certain temps. La vérité, c'était que mon père devait de l'argent à tout le monde, y compris

à la compagnie d'électricité, à celle du gaz et à plusieurs de nos anciens propriétaires. « Dans une Dépression comme celle-ci, disait-il, il faut que tout le monde soit un peu patient. » Je lui ai demandé comment les reconnaître, ces exécuteurs, et il m'a répondu que je ne pouvais pas les manquer : l'un était gros avec une moustache de morse, l'autre grand et maigre et ils portaient tous les deux un costume noir et un chapeau melon. Si je les repérais, il fallait que je klaxonne quatre coups rapides pour que mon père rapple illico et mette les bouts avec la Ford tandis que je traverserais Olive pour récupérer la valise avec les Bulova. Je ne pensais pas que les employés de la bijouterie acceptent de la remettre

à un gamin de douze ans, mais je n'ai rien dit car à mon avis, il y avait peu de chances que les exécuteurs pensent à venir chercher cette vieille Ford en plein centre-ville. Cela faisait plusieurs mois que mon père attendait sans cesse l'arrivée des exécuteurs.

« Autre chose : quoi qu'il se passe, m'avait-il prévenu, un accident de tramway ou un incendie chez Scruggs Vandervort, tu n'abandonnes pas Bertha. Sans elle, je ne pourrai pas aller voir mes clients pour les Bulova et je me retrouverai à nouveau à essayer de vendre ces horribles bougeoirs en verre. »

Il s'agissait de bougeoirs en verre soufflé avec des fils de couleurs différents à l'intérieur et des fils rouges

qui sortaient au sommet pour imiter une flamme. Avant, il faisait du porte-à-porte en proposant ces stupides bougeoirs, mais avec la Dépression qui faisait des ravages, les gens n'étaient pas d'humeur à acheter de fausses bougies, ni des montres d'ailleurs. Il recevait quand même vingt-cinq dollars par semaine de la Bulova Company, ce qui payait une partie de la pension de ma mère au sanatorium de Fee-Fee à Creve Cœur et nous permettait d'acheter quelques provisions, mais pas de verser un acompte pour le loyer. Il avait commencé à travailler pour Bulova en mars et il devait vraiment faire quelques ventes s'il voulait qu'ils le gardent. La plupart des échantillons n'étaient que des coquilles vides sans mécanisme à

l'intérieur, mais, alignés sur plusieurs rangées dans la valise, ils étaient beaux à voir.

Assis dans la Ford que le soleil de l'après-midi transformait en fournaise, j'ai regardé mon père traverser Olive en tirant sa valise à roulettes jusqu'à la porte de J&J où il a sonné et attendu qu'on lui ouvre. Au moment où il a poussé le battant, un homme gros et barbu, vêtu d'une salopette et portant une vieille visière de tennis rabattue sur les yeux, s'est glissé derrière lui dans le magasin. J'ai tout de suite su que quelque chose clochait, comme le jour où le docteur avait longuement ausculté le dos de ma mère avec son stéthoscope et où j'avais compris avant qu'il le dise que Maman devrait aller au sanatorium. J'ai

le chic pour anticiper les mauvaises nouvelles et là, en voyant cet homme entrer derrière mon père, j'ai eu le même pressentiment. J'ai plissé les yeux pour mieux voir l'entrée de J&J, espérant que mon père en ressorte avec sa valise, mais ça ne s'est pas passé comme ça. Ce qu'il y a eu, c'est le boum, boum de coups de pistolet, la grande vitrine avec Bijouterie J&J écrit dessus a explosé en mille morceaux, la porte s'est ouverte brusquement et le gros homme à visière est apparu, un sac dans une main et un pistolet dans l'autre qu'il a glissé dans sa poche tout en allant d'un pas leste se mêler à la foule sur le trottoir de Scruggs Vandervort & Barney.

Par la porte restée ouverte, j'ai aperçu mon père qui se dirigeait vers la rue avec

sa valise, mais avant qu'il n'ait atteint le trottoir, le flic qui faisait la circulation est arrivé en courant, son arme à la main, et l'a refoulé vers l'intérieur. J'ai voulu m'approcher pour lui venir en aide, mais le temps que je remonte les vitres et m'apprête à verrouiller la Ford, deux autres flics sont arrivés en voiture et le trottoir s'est couvert de badauds. Les sirènes hurlantes perçaient l'air comme des lames et se rapprochaient en me vrillant le crâne. À genoux derrière le pare-brise, j'ai observé toute la scène, médusé, incapable de bouger ou de réfléchir : les flics se sont mis à faire reculer les curieux ; deux agents montés sur des chevaux aux jambes interminables ont écarté la foule pour laisser le passage à une ambulance criarde ; le flic